

FRANÇOIS BORDES

archives et fantômes

François Bordes, *Zone perdue*

L'Atelier contemporain, 160 p., 20 euros

Avec *Zone perdue*, François Bordes approfondit le dialogue entre archive, mémoire et poésie.

■ Je n'ai jamais fait mystère de mon peu d'intérêt pour la poésie contemporaine, y compris de la difficulté qui est la mienne d'écrire sur les œuvres poétiques du passé, voire celles des poètes du 20^e siècle que j'admire, Apollinaire, Cendrars, Péguy, le Aragon du *Roman inachevé*... J'ai dit mon peu d'intérêt pour les descendances mallarméennes, heideggeriennes, rebuté par leur hermétisme, et pour la poésie surréaliste atteinte d'une étrange maladie, la *métaphorite* aiguë (gravissime chez André Breton). La poésie, j'ai pourtant passé une grande partie de ma vie à y baigner quotidiennement, quand je faisais « cours de récitations » à mes petits élèves de 6^e et 5^e. J'ai encore en mémoire la voix de ces gamins et gaminés « récitant par cœur », après les leur avoir expliquées, les plus belles pages poétiques de la littérature française, Villon, Du Bellay, Hugo, Rimbaud, Lamartine, Vigny, José-Maria de Heredia (oui, aussi Heredia, pas question pour moi de cracher sur les Parnassiens).

Il a fallu ma rencontre avec François Bordes, la lecture d'un de ses ouvrages poétiques, *Cosa* (2017), celle de ses comptes rendus critiques dans *artpress*, pour que je révise mon jugement négatif, dû bêtement à mon ignorance, sur la production poétique actuelle, au point que j'en suis maintenant à me demander si elle n'est pas plus riche que celle des romans. À ce propos, François Bordes m'avait confié que son *Cosa* était au départ un roman, une fiction dont il n'était pas satisfait et qu'il avait transformée en un long poème. J'avais été conquis par cette belle réussite.

Quels pouvaient donc être les enjeux de cet affrontement entre roman et poésie (surtout s'agissant de poèmes en vers libres, plus proches de la prose que les vers rimés) ? Le hasard des parutions et de mes lectures m'a fait découvrir récemment l'œuvre du grand poète allemand Gottfried Benn (1). Je ne sais si François Bordes partagerait avec celui-ci les différences qu'il établit entre roman et poésie : roman à situer du côté culture, positivisme, optimisme, et poésie du côté pessimisme et pratique de la négation (entendons dans le sens de Bataille). En tout cas, quand je me trouve devant la première page de *Zone perdue*, je ne peux croire qu'un récit qui pourrait apparemment, par son contenu, être de la prose, a été par son auteur haché et disposé

sur la page de façon aléatoire en vers dits libres. Il ne peut s'agir d'un simple jeu formel. La réponse est peut-être à trouver dans une réflexion de Gottfried Benn, celle-ci éclairante sur ce qui fait la spécificité absolue de la poésie, à savoir l'importance accordée au « mot ». Le mot qui « dissout et bâtit ». Lire *Zone perdue*, texte souvent libéré de la ponctuation, de diverses lourdeurs grammaticales et syntaxiques, c'est faire une expérience de la vitesse pour accéder sans obstacles au sens. C'est l'objet du poème qui commande la méthode de sa prise.

FANTÔMES

Or, quel est l'objet de *Zone perdue*, que déjà son titre suggère (et peut-être une allusion implicite au poème d'Apollinaire) ? Pas un objet très « poétique » : une rue, un quartier excentrique de Paris, et à mes yeux un des plus sinistres. La rue : rue Mathis ; le quartier : la Villette (haut lieu actuel de la toxicomanie). Mais voilà ! Ce quartier que j'ai dit sinistre, François Bordes nous en montre la grandeur et la beauté. La vérité de l'image qu'il nous propose tient à ce qu'à cette histoire il est intimement mêlé. La petite rue Mathis, il l'a abondamment pratiquée. Si elle a une âme, François Bordes, en matérialiste et homme des Lumières qu'il est, précise que c'est par le corps, par « la mémoire du corps » qu'il a eu la chance d'y accéder et, y accédant, de comprendre que ladite âme était faite de celle

des « milliers d'êtres » qu'il y a croisés, il y a des années.

Et si le poète y trouve encore aujourd'hui ses racines, elles ne peuvent être celles qui pousseraient sur le bitume, ni sur le béton qui les a abîmées, de ces rues du quartier de la Villette ; c'est dans un riche humus humain qu'elles trouvent leur origine. « Pour se souvenir, / il faut des archives et des fantômes, / quelque part », écrit François Bordes. Les archives, pour raconter l'histoire politique, économique, sociologique, de ce bout de monde qui, insiste-t-il, a bien existé, et pour en révéler les « cicatrices », il les a minutieusement consultées (au point, pour preuves, de se payer une petite récréation dadaïste en nous donnant à lire, en guise de vers poétiques, sur deux pages, une liste de permis de construire, fichiers immobiliers, dossiers de voirie, casiers sanitaires).

Quant aux fantômes, ils sont « de sang ». Des « lieux de souffrances », il en a connu les plus récents, et les a revisités lors du confinement. Il se souvient : « Ce furent des campements nombreux d'hommes éperdus, traumatisés par la guerre et exil forcé, / des réfugiés, / des rescapés » ; « les insultes, la misère, la maltraitance, / la haine, le fanatisme, le désespoir ». Comment « supporter tout ça » ? La « rage » ? Les pleurs ? Écrire *Zone perdue* ? ■

Jacques Henric

1 Voir ma chronique page 98.

François Bordes. (Ph. Anne Mulpas)

